

KATE QUILLIEC

*Pourquoi ces
rivières...*



Kate Quilliec

Pourquoi ces rivières...

© Kate Quilliec, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9942-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux personnes qui se sentent seules, parfois ou souvent.

N'oubliez pas qu'un livre sera toujours un ami.

Il l'embrassa et elle descendit sur le quai. Le signal sonore retentit, elle recula de quelques pas pendant que les portes se fermaient. En regardant le métro s'éloigner, elle eut le même sentiment de manque qu'à l'accoutumée. Pressée par la foule de dix-neuf heures, Natacha se glissa dans les couloirs. Elle s'était empressée de faire sortir ses élèves et d'aller vers le RER pour l'attendre à la sortie du bureau. Pas une surprise, bien sûr, ils avaient programmé ça la veille. Ils étaient allés boire un café puis s'étaient promenés dans un parc, main dans la main.

Et c'était bien.

Elle aurait souhaité que cette soirée ne finisse jamais, ou au moins qu'elle puisse espérer revivre ces moments demain. Ou après-demain. Ou la semaine prochaine ? Elle aurait pu attendre la semaine prochaine, si elle avait eu l'assurance de revivre cet éphémère bonheur. L'incertitude, le temps trop court avec lui, voilà qui gâchait leur relation. D'autant plus qu'il ne voulait pas rentrer trop tard chez lui.

Résultat, elle dut laisser passer deux métros. S'ils avaient trainé un peu plus, ils auraient évité l'heure de pointe. Surtout sur cette ligne. Elle n'était pas obligée de la prendre mais faisait systématiquement un détour pour rester plus longtemps avec lui. Elle se traita intérieurement d'idiote en se serrant dans la rame entre un homme qui aurait dû mettre du déodorant et une petite femme qu'elle craignait de heurter au visage en attrapant la barre. Combien de fois depuis un an ? Cela se comptait en dizaines.

Une heure plus tard, elle arrivait à son cinquième étage, bien gardé par un félin au poil roux. Sans allumer la lumière, elle posa son manteau et son sac sur un fauteuil. Elle jeta un œil à son portable. Il ne lui avait pas envoyé de message. En même temps, il venait de la quitter, n'est-ce pas ?

Elle passa sa langue sur ses lèvres. Elle sentait un goût amer, comme souvent après le rapide baiser qu'il lui faisait quand elle descendait du wagon. Parfois, elle ne le supportait plus, au point de s'essuyer la bouche dès qu'elle était hors de vue.

Elle sortit une cigarette puis se dirigea vers la fenêtre. Un vent froid soufflait mais jamais elle n'aurait fumé dans l'appartement. Elle était très méticuleuse sur

la propreté et l'odeur de son chez-elle. Elle s'accouda sur le rebord. Collée au radiateur, elle ne sentait pas le vent piquant.

Elle regardait passer les gens dans la rue, la gorge nouée. Il avait refusé la semaine de vacances qu'elle lui proposait. Évidemment, à quoi avait-elle pensé ? Un homme marié, s'absenter ainsi ! Il n'avait même pas réfléchi aux excuses qu'il aurait pu inventer pour sa femme. Ni à la quitter. Qu'est-ce qui le retenait ? Pas d'enfants, et ils ne s'aimaient plus. Du moins, c'était ce qu'il disait. Elle écrasa sa cigarette.

— Cyrano ? Où tu te caches, encore ?

Le chat apparut aussitôt. Il émit un miaulement déchirant en regardant la fenêtre. Elle sourit.

— Toi aussi, toujours fidèle à toi-même, hein ? Je referme, viens.

Elle s'adossa au radiateur, le chat lové contre elle. Elle envisagea de se relever pour envoyer un sms à Nicolas mais renonça aussitôt. À quoi bon ? Au fond, il fallait qu'elle le quitte. Elle le savait mais ne parvenait pas à s'y résoudre.

Agathe referma la fenêtre de sa chambre dès qu'elle sentit l'odeur de la fumée. Même la voisine s'y mettait. Elle ne pouvait pas se faire sa cigarette à l'intérieur ? Et la laisser tranquillement regarder le ciel qui s'assombrissait peu à peu, sans la parasiter.

Son père était là-haut, elle en était sûre. Depuis dix-huit mois qu'il y était monté, elle le cherchait tous les soirs. Lorsque le temps était trop gris pour deviner les timides étoiles de banlieue, elle observait les nuages, imaginant dans leurs formes la forme de son visage.

Elle entendit la voix de sa mère qui l'appelait à travers la porte.

— Thomas au téléphone !

La jeune fille se précipita au salon. Pour rien au monde elle n'aurait fait attendre son frère s'il voulait lui parler.

— Tu reviens quand ? lui demanda-t-elle sans préambule.

C'était la question qu'elle posait tout le temps. En entrant à la fac, deux ans plus tôt, il avait pris un appartement à Paris. Ce n'était qu'à quarante-cinq minutes de l'appartement familial, mais il ne venait pas souvent et appréciait peu les visites. Il lui manquait.

— Je ne sais pas, pas maintenant, répondit-il comme d'habitude. Par contre, si t'as pas cours mercredi aprèm', on peut se voir. On ira manger des frites.

Tous ses soucis disparurent aussitôt.

— Oui oui, bien sûr, j'ai pas cours. Je viens en sortant du lycée.

— Ça marche. On se retrouve à la sortie du métro Saint-Michel.

Il raccrocha aussitôt. Il détestait parler au téléphone et n'y restait jamais très longtemps. Il avait dû se sentir obligé d'appeler leur mère pour donner des nouvelles et en avait profité.

Agathe sortit son portable de sa poche. « Dsl pour mercredi aprem, je pourrai pas venir ». Elle hésita un instant. Annuler une sortie pour une autre, ce n'était pas le meilleur moyen de garder ses amis. Elle n'allait pas mentir non plus...

Elle modifia légèrement la vérité : « Mon frère a besoin de moi, obligé d'y aller. À demain ». Mathilde comprendrait.

Mathilde ne se montra pas désagréable le lendemain, néanmoins Agathe la sentit distante. Sentiment qui s'intensifia le mercredi matin, en particulier lorsqu'elle quitta la jeune fille sans s'attarder à la fin des cours, sans même un geste de la main ni un regard. Elle lui aurait bien proposé de l'accompagner au RER, histoire de rester un peu ensemble. Peut-être qu'elle lui en voulait malgré tout d'avoir annulé leur sortie ?

Elle arriva rapidement à Saint-Michel. Vraiment, pourquoi est-ce que Thomas ne venait pas plus souvent à la maison ? Le trajet était court ! Il aurait même pu s'abstenir de partir ! Il faudrait qu'elle évoque avec lui l'éventualité de son retour.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir à la manière d'aborder le sujet : il apparaissait déjà de l'autre côté de la place, un grand sourire aux lèvres.

— On y va ? Tu attends depuis longtemps ?

— Non, non, t'inquiète pas, je viens d'arriver. Où on va ?

Il l'entraîna vers une rue toute proche, où s'échelonnaient plusieurs restaurants plus ou moins remplis. Ils s'insérèrent dans la file d'un vendeur de frites à emporter. Une petite salle déjà pleine à craquer se distinguait derrière le comptoir.

— Tu voudras te poser sur les quais pour manger ?

Le temps gris et froid des jours précédents s'était effacé devant un soleil d'automne. Agathe acquiesça.

Ils parlèrent peu tandis qu'ils attendaient pour commander mais, dès qu'ils reprirent leur marche pour gagner le fleuve, la jeune fille fut intarissable. Son frère ne l'interrompit pas une seule fois, à tel point qu'il eut terminé ses deux barquettes de frites alors qu'elle avait à peine touché à la sienne.

— Allez, termine, on va à Montsouris, finit-il par déclarer, profitant d'une pause dans le bavardage de sa sœur.

— Pourquoi ? On est bien ici !

Agathe aimait rester ainsi, assise sur le quai, les jambes pendant au-dessus de l'eau, à regarder couler la Seine tandis que le soleil lui chauffait la nuque.

— C'est mon jour, je t'offre une glace. J'en connais de très bonnes, là-bas.

Elle sauta aussitôt sur ses pieds.

— Ca marche ! Je finirai en marchant, on y va !

Thomas se mit à rire. Sa sœur était toute en rondeurs, mais cela ne l'affectait pas. Elle préférait manger ce qui lui plaisait plutôt que de se plier à la dictature de la silhouette idéale.

Il la guida vers le métro, croquant ses frites tranquillement, sans cesser de parler. Il ignorait qu'il était la seule personne avec laquelle elle osait se laisser aller à son penchant pour le bavardage.